

MANCHETTE

LETTRES DU MAUVAIS TEMPS
CORRESPONDANCE 1977-1995



TR

LETTRES
DU MAUVAIS TEMPS

DU MÊME AUTEUR

À LA TABLE RONDE

Play it again, Dupont. Chroniques ludiques 1978-1980, 2020.

Entretiens 1973-1993 (à paraître).

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

AUX ÉDITIONS GALLIMARD

Laissez bronzer les cadavres! (avec Jean-Pierre Bastid), 1971.

L'Affaire N'Gustro, 1971.

Ô dingos, ô châteaux!, 1972.

Nada, 1972.

L'Homme au boulet rouge (avec B.J. Sussman), 1972.

Morgue pleine, 1973.

Que d'os!, 1976.

Le Petit Bleu de la côte Ouest, 1977.

Fatale, 1978.

La Position du tireur couché, 1981.

La Princesse du sang, 2005.

Romans noirs, 2005.

Journal 1966-1974, 2008.

AUX ÉDITIONS RIVAGES

La Princesse du sang, 1996.

Chroniques, 1996.

Les Yeux de la momie, 1997.

Cache ta joie!, 1999.

Chroniques cinéma, 2005.

AUX ÉDITIONS WOMBAT

Les Yeux de la momie, 2020.

AUX ÉDITIONS CASTERMAN

Griffu (avec Jacques Tardi), 2010.

ADAPTATIONS EN BANDES DESSINÉES

AUX ÉDITIONS FUTUROPOLIS

Le Petit Bleu de la côte Ouest (Jacques Tardi), 2008.

La Position du tireur couché (Jacques Tardi), 2010.

Ô dingos, ô châteaux! (Jacques Tardi), 2011.

AUX ÉDITIONS DUPUIS

La Princesse du sang (Max Cabanes & Doug Headline), 2015.

Fatale (Max Cabanes & Doug Headline), 2014.

Nada (Max Cabanes & Doug Headline), 2018.

Morgue pleine (Max Cabanes & Doug Headline), à paraître.

JEAN-PATRICK MANCHETTE

LETRES
DU MAUVAIS TEMPS

Correspondance 1977-1995

Préface de Richard Morgiève



LA TABLE RONDE
26, rue de Condé, Paris 6^e

Ouvrage publié avec le soutien de la Fondation d'entreprise La Poste.

La Fondation d'entreprise La Poste favorise le développement humain et la proximité à travers l'écriture, pour tous, sur tout le territoire, et sous toutes ses formes. Mécène de l'écriture épistolaire, elle soutient l'édition de correspondances et les manifestations qui les mettent en valeur. Elle favorise l'écriture novatrice en dotant des prix qui la récompensent, en encourageant les jeunes talents qui associent texte et musique. Elle offre un espace de découverte de la culture épistolaire élargie avec sa revue *FloriLettres*, en consultation sur le site Internet de la Fondation. Enfin elle s'engage en faveur de ceux qui sont exclus de la pratique, de la maîtrise et du plaisir de l'expression écrite, contribuant notamment à la lutte contre l'analphabétisme et l'illettrisme numérique.

www.fondationlaposte.org



© Éditions de La Table Ronde, 2020.

editionslatableronde.fr

La présente édition a été préparée et annotée par Jeanne Guyon, Nicolas Le Flahec, Gilles Magniont et Doug Headline.

Lettres à James Ellroy, Paco Ignacio Taibo II, Rodolfo Pérez Valero, AIEP, traduites de l'anglais et de l'espagnol par Jeanne Guyon. Lettres à Paul Buck, Martin Compart, B.J. Sussman, Knox Burger, Lev Polougaïevski, traduites de l'anglais par Frédéric Brument. Lettres à Donald E. Westlake, traduites de l'anglais par Jean Esch. Lettres à Robin Cook, traduites de l'anglais par Jean-Paul Gratias. Lettres à Ross Thomas, traduites de l'anglais par Doug Headline.

NOTE DE L'ÉDITEUR

L'ensemble des lettres qui suivent est, dans sa très grande majorité, issu des archives personnelles de Jean-Patrick Manchette. Ce n'est qu'à l'été 1977 que l'écrivain commence d'archiver assez méthodiquement sa correspondance. Auparavant, il n'a pas conservé de double de ses lettres, ou bien les a détruits : le dossier sur lequel il a lui-même inscrit « courrier 1968-1974 » est vide et a été utilisé pour y ranger d'autres papiers. Nous ne disposons ainsi que d'une poignée de lettres disparates de la période antérieure, dont certaines sont déjà bien connues, comme les échanges avec l'éditeur Gérard Lebovici qui figurent dans le recueil de correspondance des Éditions Champ Libre (1978). Après juin 1977, en revanche, la correspondance de l'auteur peut se lire dans sa continuité, sans guère de lacunes. Le point de départ temporel de la sélection allait donc de soi.

Quelques-unes seulement de ces lettres sont manuscrites, par exemple les premières adressées à Pierre Siniac ; assez vite, elles sont en totalité dactylographiées à la machine. L'auteur a ainsi conservé un double au papier carbone de la majeure partie des lettres qu'il envoie. Il a également conservé les lettres de ses correspondants, ce qui a permis d'effectuer des recoupements utiles.

Les lettres aux correspondants de langue anglaise, espagnole ou allemande, tels Donald Westlake, Robin Cook, Ross Thomas, Paul Buck, Paco Ignacio Taibo II, etc., ont été rédigées par l'auteur directement en anglais, et sont ici traduites en langue française. Les mots ou phrases en italique suivis d'un astérisque apparaissent

en français dans le texte original des lettres que Jean-Patrick Manchette a rédigées en anglais.

L'éditeur remercie de leur confiance tous les correspondants de Jean-Patrick Manchette qui ont contribué au présent volume en livrant des lettres échangées avec l'auteur, venues compléter l'ensemble préexistant.

Préface

LA PRISE DE CUBA

Quand j'ai publié mon premier roman noir en 1980, Jean-Patrick Manchette était plus que connu, il avait un statut d'idole, de star ou de dieu. Tout me séparait de lui, j'étais un zonard sans culture. Inconnu et mal dégrossi. Comment pouvais-je imaginer avoir une relation avec Manchette ? En le rencontrant dans un bar du douzième, un après-midi.

Il avait écrit le synopsis d'un film que voulait réaliser Jean-Marie Estève. Ils étaient amis, d'après ce dernier. Véra Belmont devait produire le film et m'avait engagé pour écrire le scénario. Je n'avais même pas lu le synopsis de Patrick. Il ne m'a d'ailleurs pas demandé si j'en avais pris connaissance.

On a bu de la bière sans modération. JME et Patrick se sont querellés. Insultés. Ils en sont venus aux mains. Les parties génitales, une canette de bière fracassée sur la tête. Pas de mort. JME est parti en titubant non sans me préconiser de ramener « cette loque » chez lui. Je me disais que jamais Manchette ne me pardonnerait ça. Mélissa nous a ouvert, pas forcément contente. Retour au camp de base. Je pensais que je ne pouvais pas tomber plus bas. Je me trompais.

J'ai lu le synopsis de Patrick. Je devais lui téléphoner. Pas moyen de faire autrement. Il a décroché et m'a remercié

aimablement de l'avoir raccompagné. Il a fallu que je confesse la raison de mon appel : le synopsis. Des passages de la colonne de gauche en provenance directe de *Les Nus et les morts*. « Mais oui, m'a répondu Patrick, c'est vrai mais qui l'a lu à part toi ? » Il m'a félicité et souhaité bon travail. C'était parti pour des années.

Jamais je ne pourrai dire que j'étais ami avec Patrick, ni même que je le connaissais. Au sens accordé à l'expression : j'étais quelqu'un à qui il parlait.

Cette introduction témoigne de qui j'étais. C'est important pour moi car n'importe qui peut écrire n'importe quoi, une préface pourquoi pas ? Or, pour moi, cette préface est une forte émotion, en plus d'un grand honneur. C'est triste et beau. C'est un long chemin qui revient à ma jeune époque. Mais avant d'évoquer ce temps-là, je dois raconter ce qui s'est passé un jour de novembre 2018. J'avais décidé de faire le tri dans mes archives, du moins, de ce qui avait échappé à ma manie de tout jeter. Dans une chemise j'ai retrouvé deux lettres, une d'Alice, ma femme, la première lettre qu'elle m'ait écrite et une de Patrick. Il faisait l'éloge d'un de mes livres, *Cueille le jour*. J'ai compris, tant d'années plus tard, en la découvrant, en la lisant, qu'il me l'avait écrite pour que j'en fasse usage. Ça m'a bouleversé. Je m'en suis voulu de ne pas avoir pu, su, accepter à l'époque le cadeau de Patrick. De ne pas avoir utilisé sa lettre comme Jérôme Lindon l'avait fait dans le passé en publiant dans la presse une lettre élogieuse de Patrick à propos d'un roman de Jean Echenoz.

J'ai donc accepté d'écrire cette préface non par culpabilité, ni par devoir, mais par amour, reconnaissance. Et puis si je ne dis pas ce que je ressens, ce que je ressentais, alors qui le dira ? Jean-Patrick Manchette est à mes yeux l'écrivain français le plus important des dernières décennies. Aucun auteur de ma génération n'a pu se soustraire à son influence.

Il a marqué l'histoire du roman en général. Mais ce n'est pas tout. Dire de Patrick qu'il était un écrivain important ne suffit pas. Il était un témoin de son époque et de ses contemporains. Il était cette voix qui me parlait au téléphone, me lisait son travail, partageait avec moi ses lectures. Sans lui, je ne serais pas moi. Il était ce grand autre qui un jour m'avait choisi, faisant basculer à mon insu mon destin d'orphelin.

Les années ont passé, je pense que mon travail a été rendu possible par la reconnaissance de Patrick. Quand il m'a écrit : « Il y a un moment que je sais que tu t'es envolé dans les espaces supérieurs », j'ai entendu son encouragement à explorer le monde, loin des manières de faire. À être libre. Prendre des risques, oser. J'attribue ça à Patrick. Il s'est tourné vers moi, l'inculte, et m'a donné sa considération ; j'en manquais.

Qui a lu les romans de Jean-Patrick Manchette peut facilement imaginer qu'il était un homme froid. Un intellectuel frappé par le génie de l'écriture, pas plus. Bien après qu'il a cessé de me parler, je sais que le talent de Patrick ne se bornait pas à l'écriture d'histoires. Il savait entrer en relation, échanger, transmettre. C'est pour cela que l'édition de ce recueil de correspondance est importante. Le lecteur pourra entendre Patrick, le connaître comme je l'ai connu.

En vérité, je ne comprenais pas pourquoi Patrick s'intéressait à moi. Je l'écoutais et parlais peu, par respect, et par sentiment que ce que j'aurais pu dire n'avait aucun intérêt. Patrick parlait comme quelqu'un qui écoute. C'est un paradoxe, mais il décrit ce que j'éprouve à l'examen du passé.

Il me téléphonait l'après-midi, le soir, parfois tard. Très souvent, il me téléphonait pour « prendre Cuba » avec lui. J'étais son « Sancho Panza », son « sergent Garcia ». On débarquait et on prenait Cuba sans coup férir. Je n'ai jamais su ce que Patrick comptait en faire. Je me contentais de l'aventure

et je ne me serais pas permis de lui demander ce que ça voulait dire. Il m'impressionnait. Il ne me téléphonait pas seulement pour prendre Cuba, mais aussi pour me lire son travail, ou les passages de romans qu'il aimait.

Je me souviens du jour où il m'a lu les premières pages de *Louons maintenant les grands hommes*. Nous étions émus. Ce sentiment partagé avec Patrick, et que je partage avec vous, c'est la raison de ce recueil: ce lien, ces émotions qui nous unissent tous.

Il m'avait abonné à l'*Encyclopédie des Nuisances*. Une nouvelle fois, je n'ai pas compris pourquoi. Lui savait: l'écologie était la nouvelle bataille politique. Elle ne concernait pas que la gestion de notre planète mais notre pensée, nos systèmes de gouvernance, la finalité de l'existence humaine. C'était une révolution. Sans me le dire, il m'a nourri comme une mère et m'a montré la voie comme un père.

Un jour, il me lisait un scénario qu'il écrivait et j'ai entendu le mot «patrouilleuse» qu'il employait pour parler d'une voiture de police. Quand il a fini, je lui ai dit que je lui donnais dix ans pour utiliser ce mot dans un roman, sinon je le lui volais. Peu de temps après, j'ai changé de vie de manière brutale, j'ai tout plaqué, y compris le téléphone. Notre relation s'est distendue. J'ai mené ma vie, lui la sienne.

Le temps s'égare plus vite pour les écrivains, les mots les perdent dans leur silence, les leurrent dans leurs illusions impartageables. Dix ans avaient passé quand j'ai téléphoné à Patrick pour lui dire que je lui avais volé sa «patrouilleuse». Il s'est souvenu et a dit: «Déjà dix ans». C'était émouvant. Ou plutôt tragique, il allait mourir quelque temps plus tard. Je lui ai demandé s'il acceptait que je lui dédie le livre qui allait avec le mot. Il m'a répondu gentiment que c'était «un honneur». Il n'a jamais lu *Sex vox dominam* que je lui avais dédié. C'est terrible pour moi.

Et maintenant, je partage avec vous une impression qui ne m'a jamais quitté. Ce sentiment que Patrick était plus proche d'Henry James ou d'Oscar Wilde que de Raymond Chandler ou Dashiell Hammett. Je me suis souvent demandé si son succès ne l'avait pas enfermé, ne lui avait pas interdit d'aborder d'autres façons d'écrire, d'autres narrations, d'autres buts, d'autres rêves.

Une nuit, le téléphone sonnera. Je saurai que c'est lui. Je l'entendrai. Il sera là de nouveau. On prendra Cuba une fois de plus, il me lira son journal du paradis, son histoire de la mort aux doigts roses qu'il écrit là-bas... Je ne sais pas. Non, je ne sais pas... Lisez ce recueil pour que nous ne sachions pas ensemble. Il était beau et doux, je partirai avec lui dans ma poche.

Richard Morgiève.



1. À Claude Gallimard

Le 29 avril 1977

Cher Claude Gallimard,

Robert Soulat¹ vient de me signaler, embêté et avec gentillesse, que lui-même et ses acolytes portent un jugement tout à fait négatif² sur mon dernier manuscrit, intitulé *La Belle Dame sans merci*, que j'avais proposé à la Série Noire. Dans le même temps Soulat transmet, avec les notes de lecture faites, le texte « au-dessus de lui », comme il dit en substance. Je tiens à marquer avec énergie que, si les éditions Gallimard trouvaient somme toute mon texte publiable, il ne me paraîtrait plus souhaitable qu'il paraisse

1. Bras droit de Marcel Duhamel, puis directeur de la Série Noire de 1977 à 1991.

2. Sur cette *Belle Dame...* (bientôt rebaptisée *Fatale*), ce « jugement tout à fait négatif » ne fait aucun doute, au vu des notes du comité de lecture de la Série Noire. Janine Hérisson y souligne surtout le caractère « invraisemblable » de certaines scènes, avec un « super James Bond femelle triomphant de tous les obstacles » ; Henri Robillot déplore pour sa part que « tout dans cette histoire n'est véritablement que symboles (élémentaires) » : « L'auteur donne l'impression d'avoir "torché" son livre en 10 jours. Il est écrit dans un français très approximatif assez proche du Benelux » ; enfin, Robert Soulat se dit « terriblement déçu par ce livre où on s'ennuie, auquel on ne croit pas, dont les personnages sont des pantins cent fois vus, et dont l'héroïne, quoique sans merci et fort belle, semble singulièrement dépourvue de petites cellules grises ».

dans la Série Noire – à cause justement du respect que j’ai pour le jugement de Soulat et de ses acolytes. Si les éditions Gallimard jugeaient somme toute mon texte publiable, chacun se trouverait mieux d’une parution hors Série Noire, notamment du point de vue du gestionnaire, et la Série Noire du point de vue du charbonnier maître chez soi. J’ai fait part de ce point de vue à Robert Soulat, mais je ne suis pas sûr qu’il le répercutera avec l’énergie voulue. Je répète que ce point de vue procède du respect que je porte aux gens de la Série Noire.

Bien entendu je compte d’autre part que vous me ferez savoir vite si ce roman, qui correspond à mon maximum de puissance créatrice pour la période de janvier 1976 à mars 1977, est jugé mauvais et insortable. Je vous prie d’autre part de vouloir bien excuser la mauvaise écriture de la présente et vous adresse mes salutations respectueuses, cordiales et gaies.

2. À Pierre Siniac

Le 30 juin 1977

Cher Pierre Siniac,

Sans attendre d’avoir lu *Des perles aux cochonnes*, reçu tout à l’heure, je tiens à te remercier, d’autant que je ne crois pas avoir pris l’occasion de te dire tout le bien que je pense de tes deux ou trois petits derniers. Il faut aussi te prier de m’excuser : d’après mon sinistre carnet noir, je ne t’ai pas envoyé *Le Petit Bleu*, etc. C’est que mon service de presse est parti en mon absence, et quand j’ai voulu faire un supplément quelques jours plus tard, ils n’ont pas été fichus de me fournir plus d’une vingtaine d’exemplaires, dont, salace et vil, j’ai

arrosé prioritairement les gens de cinéma sans qui mon pain ne se beurre pas. Et puis j'ai oublié les amis. C'est mal.

Quoi qu'il en soit, merci pour le dernier, et merci pour les précédents. Tu es exactement un écrivain selon mon cœur. Peut-être suis-je comme le renard de la fable, mais je ne porte pratiquement aucun intérêt à la littérature de première classe (contemporaine, s'entend), qui me semble ressasser seulement toutes les expériences formelles destructrices du début du siècle – alors elles avaient leur raison d'être, à présent c'est du réchauffé. Maintenant je ne vois de l'intérêt que dans la littérature de 2^e classe, et de distraction – de la même façon que je préfère cent fois, platement, au cinéma, *Marathon Man* ou *Jaws* à Chantal Ackerman. Bien sûr, cette littérature-là, il y a plein de gens qui la fabriquent au mètre. Tant pis pour eux, tant mieux pour eux. Ce qui m'intéresse, c'est le moment où, dans cette littérature-là, il y a un monsieur qui sait parfaitement s'appuyer sur la « forme-thriller » (comme diraient les idéologues), et qui en même temps fait dedans quelque chose de tout à fait personnel, parce qu'il est une personne. Je trouve que tu es une personne. J'aime beaucoup que tu puisses doser, de manière à tantôt habiter la « forme-thriller » en la respectant (chez Lattès), à tantôt la concasser tout à fait (Luj et les autres Série Noire récents). Je suis content que tu me fasses de grands compliments, mais je sais que je n'ai pas cette originalité-là. Je trouve ce que je fais assez bon, et parfois je suis vraiment fier de tel ou tel travail, mais je sais que j'ai seulement une technique et des idées théoriques, je suis seulement le bon représentant d'un petit milieu et d'un court moment. S'il y a encore des historiens de la littérature dans cent ans (j'en doute et j'espère que non), et s'ils épluchent la littérature (hum ?) que nous faisons, je serai pour eux un des représentants d'un « courant » – mais tu seras ce que tu es

déjà, un auteur, une personne tout à fait autonome et singulière.

Mon Dieu, je me relis et je vois que c'est absolument terrifiant, ce que j'écris, tu vas te sentir obligé de me renvoyer des fleurs et tout ça. Faut pas. Pas la peine. Je suis très amplement joyeux des compliments que tu m'as déjà faits. Mettons que tu ne crois pas un mot de ce que je viens de dire à ton propos, et que je maintiens.

Je te fais mes amitiés et j'attends le prochain Siniac avec gourmandise. Bravo, compagnon.

3. À Pierre Siniac

Villers-sur-Mer, le 20 juillet 1977

Cher Siniac des as (je parie que je peux faire des calembours aussi et plus mauvais que les tiens sapristi!)¹,

Merci beaucoup de ta lettre qui m'a suivi ici où je prends un peu de repos, après deux ans sans vraies vacances. J'avais oublié comment c'était de ne rien faire, vraiment rien – même pas penser ni causer avec des copains. C'est bien agréable. Sauf pour ce qui est de causer avec des copains – j'écris donc, et à toi d'autant que je me sens comme un poisson dans l'eau en lisant la lettre et tes remarques (par exemple sur la difficulté à trouver maintenant du cinéma comme on aime, de bons polars, etc. Je crois qu'il faut nous rabattre sur le pur divertissement « marketisé » – *Marathon Man*, *Jaws*, des choses comme ça. Pour le cinoche, je me base personnellement sur les critiques du chrétien Siclier dans *Le Monde* :

1. La précédente lettre de Siniac commençait par « Cher Superman... chette (ah! ah! ah!) ». Suivront notamment : « Cher Grostitre », « Cher Chanel-tte » ou encore « Mon cher Manchemol ».

En 1977, Jean-Patrick Manchette commence d'archiver méthodiquement son courrier, dont émergent plus de deux cents lettres inédites ici réunies. Tapées à la machine ou manuscrites, elles dessinent le cercle de ses relations en même temps que l'évolution de ses réflexions, politiques, artistiques, stylistiques. Une correspondance de longue haleine, entretenue avec un soin extrême, parfois avec humour et toujours dans la langue dont il a le secret, capable de la plus subtile nuance comme du pire uppercut. Avec ses amis ou ses ennemis, il parle polar, traduction, économie du livre, cinéma, politique, art et marchandise... Jusque dans ses parties d'échecs avec Pierre Siniac et les mots doux adressés à la banque, à son éditeur ou aux voisins, chacune de ses missives est un travail d'écrivain, tantôt éprouvant, tantôt récréatif. On y devine, entre les lignes, les réponses que lui ont faites Jean Echenoz, Donald Westlake, James Ellroy, Robin Cook ou Ross Thomas. On y devine, aussi, l'homme souvent intransigeant, mais jamais indifférent, que fut Jean-Patrick Manchette, jusqu'à ses dernières heures.

Préface de Richard Morgiève



Lettres du mauvais temps

Jean-Patrick Manchette

Cette édition électronique du livre
Lettres du mauvais temps de Jean-Patrick Manchette
a été réalisée le 25 mai 2020
par les Éditions de La Table Ronde.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9791037104755 - Numéro d'édition : 356735).
Code Sodis : U287141 - ISBN : 9791037104779
Numéro d'édition : 356738.